

Les Raisons du Déclin du Monde Musulman

Ahmed BENHABBOUR

**Les Raisons du Déclin
du Monde Musulman**

Du même auteur

Au Cœur du Ksar de Chellala, Itinéraire d'un dignitaire Idrisside, Éditions Offok, Alger, avril 2019.

Connaitre la Finance islamique, Principes et Pratiques, Éditions al-irada Ettarbaouiya, Alger, décembre 2019.

L'Afrique du Nord, Berceau des Berbères, Éditions Chapitre.com, Paris, août 2020.

Dans la Lumière de la Juste Croyance, Éditions du Net, Paris, octobre 2020.

Le Prophète Mohammed, Un Modèle pour l'Humanité, Independently published Amazon.fr, décembre 2020.

« Mais toute ombre, en dernier lieu, est pourtant aussi fille de la lumière et seul celui qui a connu la clarté et les ténèbres, la guerre et la paix, la grandeur et la décadence a vraiment vécu. »

Stéphane Zweig "Le Monde d'hier. Souvenirs d'un Européen (1944)"

Avant-propos

Le discours *sur* ou *de* l'islam est souvent pris en tenaille entre essentialismes et culturalismes, et ce, que ce soit en Occident, au Maghreb ou encore en Orient. Il est constamment pris en otage par la pensée normative, qu'elle soit apologétique ou comminatoire, du côté musulman comme du côté non-musulman. Alors même qu'il existe une tradition orientaliste ou islamologique savante, laquelle essaye de se frayer un chemin entre ces deux voies éminemment escarpées.

Cette dialectique permanente hypothèque aussi bien le dialogue interculturel, au sein des sociétés occidentales où vivent des millions de musulmans, par ailleurs majoritairement citoyens européens, que l'amorce d'un diagnostic critique de la part de ces mêmes musulmans, dans leurs sociétés respectives, au premier rang desquelles les sociétés de l'aire arabe et/ou islamique. La religion se transforme alors très souvent en un puissant instrument de contrôle social, de domination et d'hégémonie, qu'utilisent différentes sortes d'acteurs sociaux, clercs ou non.

Ce sont moins les références ou les enseignements d'un humanisme arabo-musulman qui manqueraient ou seraient absents du panthéon de la mémoire collective musulmane ou de l'histoire de la civilisation islamique profondément hétérogène et contrastée, que des lacunes patentes dans la manière d'en actualiser et d'en valoriser, de façon critique et distanciée, le contenu. Viennent s'ajouter aussi l'absence de décentrement culturel, théologique et de volontarisme politique de la part de pouvoirs arabes, qui n'ont jamais hésité, à travers les âges et suivant les contextes, à instrumenter la religion, à « écraser » l'histoire, à des fins de perpétuation de leur pouvoir personnel et/ou à la reproduction d'un système politique de domination, d'exclusion des citoyens et de discriminations à l'endroit des minorités religieuses. Et il faut dire que les élites autoritaires arabes, y compris sécularistes, ont souvent fait front commun, à intervalles réguliers, avec les islamistes, en vue de faire pièce aux penseurs libéraux de l'islam ou des porteurs de

voix discordantes, qui menaçaient une idéologie dominante oppressive.

De la naissance de l'Islam, au VII^e siècle, à la Renaissance, l'Europe obscure a été illuminée par les découvertes scientifiques d'une civilisation arabe inventive et créative. Au gré de ses conquêtes et échanges commerciaux, le monde arabe a diffusé ses savoirs dans le monde alors connu. On a eu tendance à l'oublier mais les scories de cette période sont encore largement perceptibles aujourd'hui.

L'âge d'or de l'Islam est traditionnellement daté entre le milieu du VIII^e siècle et le milieu du XIII^e siècle. Durant cette période, les artistes, ingénieurs, érudits, poètes, philosophes, géographes et commerçants du monde islamique ont fortement contribué à l'agriculture, aux arts, à l'économie, à l'industrie, au droit, à la littérature, à la navigation, à la philosophie, aux sciences, à la sociologie et aux technologies. La civilisation islamique, qui s'appropriera d'abord l'héritage des mondes méditerranéen, iranien et indien antiques, développa en l'espace de quelques décennies à partir de 850 une culture originale, unifiée par la langue arabe, le commerce et la religion. Présente sur trois continents, elle s'épanouit sur un espace extrêmement vaste et joua ainsi un rôle crucial dans le maintien et la diffusion de la numération de position, des connaissances géographiques et astronomiques, et enfin des œuvres philosophiques de l'Antiquité. Howard R. Turner écrit : « Les artistes et scientifiques musulmans, les princes et les travailleurs ont fabriqué ensemble une culture unique qui a directement et indirectement influencé les sociétés sur les autres continents. »

Le terme même de « civilisation islamique » est mis en cause par certains chercheurs, comme l'historien iranien Shodja Eddine Shafa qui, dans deux livres polémiques intitulés « Renaissance » et « Après quatorze siècles », s'interroge sur la pertinence d'expressions comme « science islamique ». Shafa estime que, s'il est vrai que la religion a servi de ciment pour presque tous les empires anciens et leur a permis de fonder leur autorité, elle ne se définit pas par des traits qui justifieraient d'attribuer à ses pratiques

culturelles le développement particulier des sciences, des techniques et des arts. Divers empires historiques ont adopté une religion officielle, sans que, pour autant, la science et les arts qui s'y épanouirent soient attribués à la religion en question. D'ailleurs, le Bas-Empire romain, l'Empire byzantin et tous les empires européens ultérieurs, quoique chrétiens et se proclamant tels, ne sont pas considérés comme une seule et même civilisation.

L'âge d'or islamique a commencé avec la traduction des œuvres scientifiques d'origines grecque, indienne, persane et syrienne en arabe, à partir de la fin du VIII^e siècle, grâce au calife abbasside Al-Mansour, fondateur de Bagdad. Il s'est poursuivi avec la création des Maisons de la sagesse (*Beit al-Hikma*). La première de ces institutions a été fondée à Bagdad en 832 par le calife al-Ma'moun. Les foyers d'étude et d'échange étaient nombreux : outre Bagdad, il y avait Le Caire, Damas, Grenade, Boukhara, Chiraz, Ispahan, Samarkand, Cordoue, Kairouan, Fès...

Les savoirs que les peuples musulmans ont rassemblés puis fait fructifier au Moyen Âge sont liés à des degrés divers à la géographie. Du reste, dès avant l'Hégire, La Mecque était un important carrefour commercial d'Arabie et le Prophète Mohammed (qssl) lui-même était un négociant. Avec la tradition du pèlerinage à La Mecque, ce sanctuaire devint un lieu d'échange de marchandises aussi bien que d'idées. L'influence des marchands musulmans dans les villes et villages disséminés le long des routes de commerce sahariennes et asiatiques était extrêmement importante. Ainsi, c'est par l'économie marchande que la civilisation islamique se développa et s'étendit, au contraire des monarchies chrétiennes, indiennes et chinoises dont les sociétés étaient dominées par une noblesse détenant le monopole de la propriété foncière. Les marchands propagèrent ainsi leur foi jusqu'en Chine (avec pour conséquence un nombre significatif de musulmans chinois, estimé à 37 millions de fidèles principalement Ouïghours, peuple turkmène dont le territoire avait été annexé à la Chine), en Inde, en Asie du Sud-est, et dans les royaumes d'Afrique de l'Ouest. De toutes ces contrées, ils ramenèrent aussi des inventions.

Bernard Lewis estime que les monarchies islamiques ont hérité « des connaissances et savoir-faire du Moyen-Orient, de la Grèce et de la Perse. À cela, les musulmans ont ajouté des savoirs de civilisations médiévales étrangères. »

Quand on se rend compte de toute l'étendue des domaines que les Arabes embrassèrent dans leurs expérimentations scientifiques, leurs pensées et leurs écrits, on voit que, sans les Arabes, la science et la philosophie européennes ne se seraient pas développées à l'époque comme elles l'ont fait. Les Arabes ne se contentèrent pas de transmettre simplement la pensée grecque. Ils en furent les authentiques continuateurs. Lorsque vers 1100, les Européens s'intéressèrent à la science et à la philosophie de leurs ennemis sarrasins, ces disciplines avaient atteint leur apogée. Les Européens durent apprendre tout ce qu'on pouvait alors apprendre, avant de pouvoir à leur tour progresser eux-mêmes.

Longtemps, le monde occidental a accordé une importance exagérée, dans le domaine des sciences et des arts, à l'héritage gréco-romain. Au point de sous-estimer, voire d'ignorer sa dette envers la civilisation islamique.

L'opinion voulait que les Européens chrétiens soient les destinataires naturels de la pensée d'Athènes et de la gloire de Rome. Pendant la « longue nuit du moyen-âge », les Arabes n'auraient été que les gardiens d'un savoir qu'ils se sont accaparé sous formes de traductions.

La conquête arabe apportait les éléments d'un nouvel enthousiasme pour le savoir :

- une langue qui se forge et qui s'impose comme un instrument de communication internationale ;
- un gouvernement fortement centralisé ;
- une religion qui exalte la connaissance. Le Coran affirme que l'encre des savants est plus précieuse que le sang des martyrs.

Le Monde occidental manifesta une réserve, voire une hostilité, envers ces savoirs étrangers. Avant, à son tour, de se les approprier à travers la civilisation islamique et de les enrichir.

Aux grandes heures de la civilisation islamique (VIII^e-XIII^e siècle), les spécialisations disciplinaires sont encore incertaines et la soif de connaissances est telle que les savants pratiquent, au gré de leurs curiosités, la médecine et l'astronomie, l'alchimie et l'optique... Tous ne sont pas Arabes de naissance, mais c'est dans la langue de l'élite politique qu'ils expriment leurs découvertes.

Les apports des Arabes à la civilisation se retrouvent dans les techniques, l'art, la philosophie, les inventions scientifiques, etc. Mais à côté de ces coups de génie d'autres apports ont été plus discrets. Ils résultent de contacts, d'emprunts irréflechis, d'une contamination qui ne s'exerce pas dans un seul sens.

Contrairement à une idée assez répandue, les grandes vagues de la conquête arabo-musulmane n'ont pas eu pour effet d'imposer uniformément et systématiquement une culture et une croyance aux populations dominées et majoritaires en nombre.

Tout d'abord, en droit, juifs et chrétiens (Gens du Livre) ne se convertissent que s'ils le souhaitent et pour peu qu'ils reconnaissent l'autorité des souverains musulmans, en s'acquittant d'un impôt, ils se voient accorder leur protection d'où leur nom de « Dhimmis (protégés) ». Mais le Dhimmi demeure un « infidèle ».

Ensuite, le converti dispose des mêmes droits que le croyant. Ce qui a fait que la conversion n'a pas toujours été bien vue par les conquérants méfiants face aux excès de religion des nouveaux convertis et soucieux de leurs avantages aristocratiques.

Enfin, à une époque où la paysannerie regroupe 80 à 95% de la population, l'influence arabe demeure limitée sur le costume, l'habitat, le mobilier.

Ce sont d'abord les marchands et les notables qui doublent leurs noms juifs ou chrétiens d'une appellation arabe (ainsi l'évêque Johannès de Cordoue est aussi appelé Asbag ibn Abdallah) et qui imitent la toilette et la tenue des vainqueurs : les

femmes mozarabes (arabisées et chrétiennes de la péninsule ibérique) prennent l'habitude de sortir voilées.

Les influences sont patientes. Elles concernent l'alimentation (le porc est moins consommé), le corps (le souci de propreté amène les gens aux bains) et quelques chrétiens fortunés ne dédaignent la polygamie.

La mode aussi à ses droits et la jeunesse se met à imiter les gestes et le parler de tel nouveau chanteur arabe, au grand dam des puristes de la tradition arabe.

Cependant, c'est avec réserve que les conquérants constatent les avancées de leur culture sur laquelle ils entendent garder un droit de regard. Les limites de la tolérance des vainqueurs sont fluctuantes en particulier lorsque l'on touche aux choses de la religion. Ainsi des commerçants chrétiens sont punis avec sévérité, pour avoir invoqué le nom du Prophète (qssl). Toujours en Andalousie, lorsque vers le XII^e siècle, la Reconquista gagne du terrain, les communautés mozarabes (comme celle de Séville) sont accusées d'intriguer avec les conquérants. Alors que deux siècles plutôt, nombre d'entre elles avaient fait cause commune avec les musulmans contre leurs coreligionnaires du nord. Déjà une culture se mondialise mais la ligne de partage passe entre arabisation et islamisation.

I

L'Âge d'or de l'Islam

La nouvelle religion naît au VII^e siècle dans la péninsule arabe, lieu de rencontre d'influences spirituelles multiples en provenance du Proche-Orient, d'Inde et d'Afrique, au sein du judaïsme et du christianisme. Son développement dans une tribu arabe participe à l'émergence d'une conscience et d'une identité de groupe, la langue arabe s'imposant parmi les nombreuses langues de la Péninsule. De cette nouvelle « nation » autant que de la nouvelle religion, mais au nom de celle-ci, naît un nouveau pouvoir politique : le califat omeyyade de Damas, qui s'inspire de la figure du *basileus* et de la royauté byzantine. Cette structure politique s'étend sur les anciennes aires romano-byzantine et persane en empruntant les voies commerciales connues depuis plusieurs siècles par les marchands arabes. Préoccupés par les débats internes, liés à la définition progressive de la nouvelle religion, les autorités et les savants musulmans se préoccupent peu des non-musulmans, sur lesquels ils se contentent de prélever des impôts fonciers ou personnels. Ne disposant pas d'un personnel administratif suffisant, les gouverneurs provinciaux n'hésitent pas à faire appel aux administrateurs grecs, byzantins, wisigothiques ou persans, et ils délèguent le prélèvement des impôts aux représentants des différentes communautés : évêques, rabbins, chefs de tribu. Durant plusieurs décennies, l'Empire omeyyade est grec plutôt qu'arabe : langue de l'administration, formes et structures des monnaies, représentations du souverain sur les fresques des châteaux syriens du désert, conceptions du pouvoir impérial.

Lorsque l'on associe la religion et la civilisation de l'islam à la notion, bien floue, de progrès, l'Occident dirige son regard vers le passé, considérant que depuis notre « Renaissance », aux XV^e-

XVI^e siècles, le monde musulman a tourné le dos à toute forme de progrès. Les images projetées à la télévision se focalisent sur certaines régions et certains groupes pour souligner ce qui représente le plus à nos yeux le retard social et qui semble devoir caractériser l'ensemble des sociétés musulmanes.

Malgré tout, l'image d'un passé brillant montre déjà que le mouvement de l'histoire n'est pas toujours allé dans le même sens et que les trois ou quatre siècles (VIII^e-XI^e) pendant lesquels le monde musulman a pu affirmer sa nette supériorité sur ses voisins, en particulier sur l'Europe occidentale, indiquent l'absence d'une sorte de fatalité religieuse, intellectuelle ou sociale. L'examen des facteurs de dynamisme de cet « âge d'or » peut faire mieux comprendre comment l'islam a pu lui aussi incarner le progrès dans le cadre d'une ère de « civilisation classique » avant de connaître son propre « Moyen Âge ».

La première raison invoquée du dynamisme intellectuel et scientifique arabo-musulman est généralement reliée à l'immense territoire conquis de 632 à 751 – du début de la période du califat orthodoxe à la fin du califat omeyyade – par les Arabes, de l'Atlantique à l'Himalaya. Pour la première fois, une seule entité associait durablement deux grandes zones de civilisation qui, jusque-là, sans s'ignorer totalement, se tournaient le dos : le monde méditerranéen, riche de sa tradition gréco-romaine et judéo-chrétienne, et le monde « oriental », centré sur la Mésopotamie et l'Iran perse, et largement perméable au très riche patrimoine chinois et indien.

Effectivement, en s'emparant simultanément de plusieurs régions byzantines (Égypte et Syrie médiévale) et de l'Empire perse sassanide, les premiers califes s'approprièrent immédiatement l'héritage infiniment riche de ces deux foyers de civilisation, au service de la nouvelle religion. Les souverains musulmans, chargés de promouvoir l'islam, entourés des plus brillants esprits arabes et non arabes, musulmans et non musulmans, sélectionnèrent les domaines de cet héritage qui pouvaient permettre à l'islam de s'épanouir.

Les Omeyyades, première dynastie des califes 661-749, n'hésitèrent pas à prendre à Byzance ses modèles architecturaux pour